

MÉMOIRES ■ Rencontres avec l'association Mémoire histoire des Républicains espagnols, à Irancy, samedi

Le besoin de se souvenir et de remercier

Les membres de l'association Mémoire histoire des Républicains espagnols de Yonne ont salué, samedi, Irancy, Terre d'accueil de nombreux réfugiés espagnols à la fin des années 30.

Cindy Bonnaud
cindybonnaud@centrefrance.com

« Je suis un peu une erreur historique », se plaint à plaisanter Amador Casals. Fils de réfugiés espagnols. « Mon père était de Gérone. Ma mère, de Tarragone. Ils se sont connus à Irancy. » Au temps des cerises. « Je ne serais pas là, s'il n'y avait pas eu la guerre », explique l'homme de 76 ans, devant les membres de l'association Mémoire histoire des Républicains espagnols (MHRE) de Yonne, et des habitants d'Irancy.



TÉMOIGNAGE. Amador Casals a raconté l'histoire de ses parents, réfugiés espagnols à Irancy.

Hommage
Samedi, la MHRE a tenu son assemblée générale à la salle des fêtes. Le village vigneron a été une terre d'accueil fin des années 30, pour les réfugiés espagnols qui fuyaient la dictature franquiste (*lire ci-dessus*). L'occasion aussi de rendre hommage à ses habitants, « qui n'ont pas eu

peur d'accueillir ces étrangers étranges, comme disait Brévert », souffle Amador Casals.

Il poursuit. Raconte l'histoire de ses parents. Qui n'est pas si singulière malheureusement. « Mon père était dans un camp à Argeles. On ne pouvait en partir que si on avait un

contrat de travail dans l'agriculture, le bûcheronage, confie-t-il. Il était tailleur de vêtements de métier. Mais pour sortir de cet enfer, il a dit qu'il était bûcheron, vigneron, tâcheron. Et a été accueilli chez des forestiers. » Sa mère était, elle, retenue dans un camp en

Normandie. « Elle est venue ici pour cueillir les cerises. » Un peu de liberté. Après « la faim, le froid, les humiliations » des camps. A l'époque, les hommes français étaient au front. Il fallait faire tourner les fermes. « On embauchait les Espagnols pour travailler dans les vi-

gnes », se souvient Léon Bienvenu. Né en 1934 à Irancy. De mémoire d'enfant, il se rappelle les baraquements des camps militaires à Cravant.

Intégration

« Maman a embauché un Espagnol, je me rappelle très bien son nom, dit-il en le citant. Elle lui avait donné des effets. Mais il voulait repartir combattre en Espagne. Un jour, il est parti de chez nous, à pied, plein sud. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. » Puis, il y en a eu d'autres. « Malaga et Valencia. On les appelait comme ça car l'un venait de Malaga et l'autre de Valencia. Il y avait la barrière de la langue, je n'ai jamais su leur prénom. » Certains avaient réussi à « faire venir femme et enfants ». Léon Bienvenu a partagé les bancs de l'école avec eux.

« On ne faisait pas de différences. Ils ne connaissaient pas le français mais ils l'ont capté tout de suite et ont vite rattrapé leur retard. » Des souvenirs d'intégration « sans perdre notre identité », de cohésion, de solidarité, d'espoir. « Mes parents ont été tellement

bien accueillis que si j'avais été une fille, il vous l'aurait appelé Irancya », sourit Amador Casals. Qui font encore échos aujourd'hui. « Le frottement des populations est une grande ouverture d'esprit. On aurait mauvaise grâce à ne pas voir du bon côté l'accueil des migrants dans nos campagnes dépeuplées et décharnées. Et s'ils suivent notre exemple, ils s'intégreront, deviendront d'excellents Français et d'excellents travailleurs. » ■

IRANCY

Terre rouge. Irancy est de « tradition rouge depuis longtemps au sens large, indique l'historien et président d'Adiarnos Michel Cordillot. Sa solidarité avec les Espagnols n'est pas tout à fait un hasard ». Une centaine de réfugiés ont été accueillis dans le village de vignons. Et avant 1939, la solidarité s'exprimait déjà par la vente de muguet au profit des combattants espagnols, des cols leur avaient été envoyés et des lainages leur avaient été tricotsés.